

Petit essai sur le salut chrétien aujourd'hui

Par José REDING¹

L'idée de salut chrétien évangélique est issue de la plière qu'opère dans le livre de la bible la présence des deux testaments. On trouve la trace évidente de cette plière dans l'évangile lui-même habité par les deux figures corrélatives de Jean-Baptiste et de Jésus. Jean Baptiste peut être qualifié de prophète de malheur. Il appelle le peuple à la conversion sous la menace de la colère de Dieu. Quant à Jésus, il est le prophète « parabolique » d'une bonne nouvelle. Entre les deux figures naît une tension structurante qui nous guidera pour comprendre l'idée de salut. Saint Jean en parle comme ceci : « Oui de sa plénitude nous avons tous reçu et grâce pour grâce. Car la loi fut donnée par l'intermédiaire de Moïse ; la grâce et la vérité nous sont venues par Jésus-Christ » (Jn 1, 16-17).

Le salut pour un Juif est issu d'une écoute attentionnée de la loi. Ecoute studieuse qui devient judicieuse quand elle se vérifie dans l'action du juste ouvert à la promesse et à l'alliance. La mélodie de la parole et de l'action parabolique de Jésus a les accents d'un bonheur qui advient. Un événement s'effectue telle l'irruption embryonnaire d'une nouveauté relationnelle attendue et, en même temps, tellement inattendue². L'événement advient simultanément grâce à Jésus et grâce à des acteurs inattendus que sont les « pécheurs » qu'il rencontre. Ainsi en est-il de la Syrophénicienne (saint Marc) ou de la Samaritaine (saint Jean) avec lesquelles il dialogue. Un nouveau genre de relation que les chrétiens qualifieront de venue du Royaume ou de salut semble ainsi naître entre Jésus et les ébranlés³ du système de l'époque. Selon les évangiles, dans cette émergence il y a ici plus que la signature d'un prophète.

« Alors Jésus se tourna vers la foule et parla ainsi de Jean : Qu'êtes-vous allés voir dans le désert ? Un roseau agité par le vent ? Qui êtes-vous allés voir ? Un homme et ses beaux habits ? (...) Qui êtes-vous allés voir ? Un prophète ? Assurément. Mais je vous le dis cet homme-là est plus qu'un prophète ... Croyez en ma parole. Jamais femme n'aura mis au monde un homme supérieur à Jean le baptiste. Pourtant le plus petit dans le règne des cieux est plus grand que lui. (...) Celui qui a des oreilles pour entendre qu'il entende ? » (Mt 11, 7-15)

1. José REDING, né en 1944, est prêtre et théologien. Il a enseigné notamment à l'Institut International Lumen Vitae, à la Faculté de théologie de l'Université Catholique de Louvain-la-Neuve, à la Haute Ecole de Namur. Fondateur du GREF (Groupes de recherche et d'expression de la foi) dont il est le fondateur, auteur de divers articles et ouvrages en collaboration, il a écrit *Traversées*, Bruxelles, Editions Vie Ouvrières, 1992 ; *Lueurs d'aurore*, Malonne, Nouvelles Feuilles familiales, 1999 ; *Un sentier dans le jardin*, Malonne, NFF, 2008.

2. Luc raconte cette plière dans la scène de la visitation : Lc 1, 41 ss.

3. Expression utilisée par Patocka.

1. Le salut évangélique est une convocation à un changement de peur, un changement de priorité de soucis.

Formulons notre hypothèse : l'évangile est un pari sur un changement de soucis ou, tout au moins, de priorité de soucis. Le concept « souci » vient sans doute lointainement de Saint Paul⁴. Il a impressionné Heidegger et conduit au concept de souci de l'être (*Sorge*, en allemand) qui définit l'authenticité de l'être humain dans sa temporalité « *d'être pour la mort* ». Cette perspective met au centre la peur de la mort. Une idée de salut peut y être accoudee qui fait de la mort le mal le plus grave et propose comme salut promis une traversée de la mort. La prédication du 19^e siècle et d'une partie du siècle dernier était dominée par cette perspective : la préoccupation de l'après mort et du salut de l'âme. Emmanuel Levinas a jeté un pavé dans la marre lorsqu'il a soulevé la question de la pertinence d'une telle vision qui pourrait être simplement le prolongement du souci de soi égoïste. Pour lui, le salut est plus marqué par le désintéressement lié à l'espérance d'un monde où toute larme est essuyée. Comment, s'écrie-t-il, peut-on dire que le Messie est venu tant qu'une souffrance injuste continue d'écraser une personne. Une telle conception du salut, à ses yeux est notamment responsable de la non résistance chrétienne au cœur de l'Europe nazie⁵.

Or l'évangile nous invite, en son « Souffle essentiel » à un changement de conception de l'être et de la mort, à abandonner la priorité du souci égoïste de soi : ce passage nous le nommerons : passage du souci (*sorge*) à la souciance⁶. L'authenticité ne vient pas de ce que nous sommes « pour la mort », mais de ce que nous sommes essentiellement pour, avec et grâce à autrui par-delà la menace de mort injuste ; et cela est dans la trace de Dieu. C'est seulement par le passage, au cœur de l'histoire violente et dure, à une souciance nouvelle que germe un monde nouveau accueilli comme un don de paix attendu et inattendu à saveur de joie éternelle.

Un texte va nous éclairer, espérons-le du moins, sur le changement qui conduit du souci à la « souciance » : « *Ne craignez rien de ceux qui tuent le corps mais ne sauraient tuer l'âme ; craignez plutôt Celui qui peut perdre dans la géhenne à la fois l'âme et le corps.* » (Mat 10, 28).

Nous sommes surpris par deux éléments :

1. L'évangile parle de ceux qui peuvent tuer le corps. Il s'agit d'un pluriel. Le texte vise des humains, des ennemis avec lesquels nous serions en conflit. Ils peuvent tuer. L'évangile affirme qu'ils ne sont pas les plus à craindre. Ils ne peuvent tuer que le corps.

Au contraire, il faut craindre celui (au singulier) qui est capable de tuer l'âme et le corps. L'adversaire à craindre est ici, au singulier. Dans la Bible, il s'agit du « diabolos » ou du Satan, traduisons en langage sécularisé : du mal radical plus radical que la mort. Le singulier de

4. FROGNEUX Nathalie, « Une traversée contemporaine de Paul », in *Revue d'éthique et de théologie morale*, n°255, septembre 2009, pp. 63-99

5. LEVINAS E. « Difficile Liberté »

6. FROGNEUX Nathalie, « Une traversée contemporaine de Paul », in *Revue d'éthique et de théologie morale*, n°255, septembre 2009, p. 71

l'adversaire renvoie non à des êtres humains ou spirituels mais à une logique qui peut mener à une mort plus redoutable que celle du corps : la mort du corps et de l'âme ou autrement dit: la mort vécue hors d'un souffle de fraternité reçue comme un don. Remonte en moi la phrase de Malraux citée par Jorge Semprun dans le livre « l'écriture où la vie ». Il s'agit d'un livre qui s'attache à raconter la traversée de l'expérience nauséabonde du camp de Buchenwald. Voici la citation de Malraux : « Je cherche la région cruciale de l'âme où le mal absolu s'oppose à la fraternité ». La quête n'est pas celle d'une survie mais d'abord d'une fraternité qui rend humaine l'expérience humaine même au cœur de la tragédie, d'une fraternité plus forte que le mal. Nous sommes mis sur la piste d'un corps relationnel, d'un « entre nous fraternel » qui donne un peu de sens à la vie jusque dans la mort. « Peu de sujets résistent à la menace de mort. Celui-là met en jeu l'affrontement de la fraternité, de la mort — et de la part de l'homme qui cherche aujourd'hui son nom, qui n'est certes pas l'individu⁷ »

Une promesse de paix, de fraternité universelle : un shalom. qui permet de se reconnaître comme frères par-delà les luttes même fratricides est une dimension essentielle du salut chez le juif et le chrétien. D'emblée le salut chrétien s'articule avec l'espérance de la réconciliation juste. C'est dans la relation ajustée à l'autre et à Dieu que se transmet le souffle du corps. Selon Ricoeur, le premier fruit du salut chrétien est d'être vivant jusque dans la mort grâce à la relation juste et bonne. P. Ricoeur souligne cette phrase du récit par George Semprun de la mort de son compagnon Halbwachs dans le camp de concentration de Buchenwald: « Il était seul à mourir mais il ne mourrait pas seul. » Il y a donc un mal plus profond que celui de la mort. Ce serait de mourir hors solidarité, hors fraternité, hors relation, comme un chien, pourraient dire beaucoup de gens aujourd'hui.

2. Soulignons que l'évangile n'entre nullement dans une opposition dualiste entre l'âme et le corps. Si opposition il y a, il s'agit d'une opposition entre ceux qui peuvent tuer le corps et Celui qui peut tuer l'âme et le corps. Dans l'évangile, nul mépris du corps au profit d'une estime unilatérale de l'âme et de l'au-delà, mais une invitation à la « souciance » d'un corps qui ait du souffle jusque dans la mort, même dans une mort d'assassiné injustement ... Ce souffle habitait Jésus à tel point qu'il est légitime d'interpréter son assassinat comme un libre don vécu dans la résistance et le lâcher prise. « *Ma vie nul ne la prend mais c'est moi qui la donne*⁸. » « *Père je remets mon souffle entre tes mains.* » Contrairement au raisonnement de Pascal, il ne s'agit pas d'un pari sans risque où vous êtes toujours gagnant ; il s'agit d'un pari risqué : celui de vouloir et pouvoir vivre sa vie humaine avec un souffle qui va jusqu'au bout dans le risque du don. Invitation au risque évangélique de perdre sa vie pour éventuellement la gagner. L'horizon de l'espérance chrétienne n'est pas d'abord de gagner son salut personnel mais d'oser la vie donnée et partagée. Ceci est mon corps livré pour vous. Le salut chrétien consiste à pouvoir se libérer de ce qui nous empêche de vivre depuis le début, la mort la plus redoutable n'étant pas à la fin de la vie mais ce qui depuis le début empêche de vivre avec souffle. Quel pari !

L'invitation à passer du souci de soi à la « souciance » fraternelle est caractéristique d'une nouvelle qualité de « co(n)-naissance ». Intelligence nouvelle de la vie dont on ne découvre la profondeur que grâce à la conviction qu'il est moins grave de perdre la vie du corps (de

7. SEMPRUN G., *L'écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, 1994, p. 74

8. Jean 10, 18

mourir) que de perdre le souffle du corps au point de vivre une vie sans souffle, dans la solitude amère. Le vrai souci de l'âme n'est pas d'abord la survie qui pourrait être le simple prolongement d'un souci de soi égoïste, ce que Levinas reproche à l'idée populairement transmise (?) de salut chrétien. Le risque le plus grave est de passer à côté de sa vie relationnelle ...de perdre sa vie. Jésus s'inscrit dans une culture juive qui « *en enseignant le mariage sacré entre esprit et vie, récuse à la fois tout esclavage de la vie par l'esprit et toute démission de l'esprit devant la vie*⁹. Pour un Juif, un corps humain n'est vie (zoè pour saint Jean) que s'il est animé d'un souffle qui le pousse à entrer en relation juste et bonne, à partager, à écouter, à jouir et à se réjouir avec l'autrui dans la trace de l'Autre¹⁰. Nous touchons à la question de savoir « *si le seuil de la vie pour la vie n'est pas franchi avec l'apparition des prophètes*¹¹ » et si, de plus avec Jésus, selon l'évangile, il n'y a pas plus qu'un prophète.

2. La nouvelle mort à redouter : la perte du souffle des corps.

Le récit évangélique qui décrit au mieux une logique « diabolique » qui fait perdre le corps et l'âme est le récit des tentations. Comment s'y prend donc le tentateur pour attenter au souffle d'une vie humaine (divine) jusque dans le corps?¹²

La première tentation consiste à faire croire que tout est pain, que l'unique importance est de manger. Réponse : le corps vit de pain certes — il n'y a nul mépris pour le corps et le pain — mais aussi de parole venant de Dieu. Non, le pain n'est pas tout. L'homme qui est habité par un souffle peut même goûter une privation « relative » (jeûne) de pain pour savourer d'autres dimensions de sa vie. Est alors diabolique une culture qui fait croire que l'humain est sauvé lorsqu'il mange, se vêt. Pour reprendre les mots de Buber, le *diabolos* invite ici à une démission de l'esprit devant la vie. N'est-ce pas la tentation d'une certaine logique « occidentale » dans sa course unilatérale à la consommation ?

Dans la deuxième tentation, le tentateur prend une direction contraire : il invite à risquer son corps dans des aventures « suicidaires » : jette-toi en bas du haut du temple. À l'inverse du premier scénario, il s'agit de ne pas tenir compte du corps mais de le jouer et de le risquer dans des aventures suicidaires prétendument dignes de l'absolu. Jésus répond : « *Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu*¹³. » Parole qui indique qu'il faut se détourner radicalement de logiques de sens qui invitent à risquer sa vie ou celle d'autres de façon

9. BUBER Martin, *Ecrits sur la Bible*, Paris, Bayard, 2003, p. 119.

10. Nous écrivons « a(A)utre » de cette façon pour laisser ouverte la porte à deux formes d'altérité qui ont à s'articuler dans une logique non évidente de fécondité réciproque : l'autre humain qui peut devenir mon prochain, mon frère et l'Autre divin qui peut devenir proche comme un Père.

11. PATOCKA Jan, *Essais hérétiques*, Paris, Verdier, 1990, p. 219. Voir aussi p. 222 : « *Le but des efforts, ce n'est pas ici la vie pour la vie (quelle qu'elle soit), mais seulement la vie pour et par la liberté, vie qui est ici comprise, c'est-à-dire activement saisie, en tant que possible. (...) Si la vie spirituelle est un ébranlement principal du sens et des certitudes immédiates de la vie, la religion pressent cet ébranlement, la poésie et l'art en général le décrivent et le représentent, la politique le fait passer dans la praxis même de la vie, et la philosophie l'appréhende de façon conceptuelle.* »

12. Mt 4, 1-11.

13. Mt 4, 7.

démence au nom de l'absolu. Pour reprendre l'expression de Buber, le *diabolos* invite à une démission de la vie devant l'esprit. N'est-ce pas la tentation suicidaire qui hante un certain engagement terroriste ?

La troisième tentation a une tout autre structure. Elle ne commence pas par l'expression : « *si tu es le Fils de Dieu* ». Non. Ici, immédiatement le « satan » se présente comme un logos qui s'impose sans en appeler à la responsabilité du sujet. Le diable enjoint la prosternation. Il suffit de s'écraser devant une logique, un système qui s'impose. Appel à une responsabilité résistante à toute forme de système « idéo-logique » écrasant

Quel coup de projecteur lumineux sur l'entrelacement des violences mondialisées qui naissent sous nos yeux. Violences nouvelles de la mondialisation « économique-technique » qui retentissent dans le corps social et les psychismes en se développant au cœur de nos civilisations et entre elles.

Jésus résistera à l'enfermement dans ces trois types de la tentation et goûtera la joie des béatitudes tout au long de son chemin et de ses rencontres. Je pressens que l'idée centrale de salut est à puiser au cœur de cette joie partagée. La fidélité à la joie au cœur des rencontres l'amènera à l'aventure folle de la croix. Conséquence d'une priorité de « souciance » qu'il a voulu faire parvenir jusqu'au centre de Jérusalem. Quelques femmes disciples qui n'étaient pas loin de la croix ...puis après elles d'autres témoignèrent qu'elles l'avaient vu vivant au lendemain de sa crucifixion. Leur témoignage fort et fragile est le centre inspirateur du salut chrétien. Il sera repris par les apôtres.

3. Le salut un engagement d'espérance dans une nouvelle « souciance » sans assurance face aux violences nouvelles.

Selon les évangiles, Jésus a résisté aux tentations et a reçu l'esprit de Dieu. Avec autorité, il a guéri les malades et a cassé la logique d'exclusion sacrée qui les marginalisait. Le bouleversement de quelques femmes le jour de Pâques, quelques femmes par ailleurs, pas très loin de la croix le jour du crucifiement, engagea une nouvelle conception du salut dont les chrétiens vivent encore aujourd'hui. En effet le message de la résurrection engage dans la direction d'une nouvelle conception du salut tout à la fois relationnelle et personnelle.

Relationnelle car elle engage à travailler aux conditions de l'espérance au profit de tous malgré le tragique de forces du mal en nous et entre nous, et ce par-delà les frontières de race, de sexe, de religion. « Il n'y a plus ni juif ni grec, ni hommes ni femmes, ni esclaves ni hommes libres » (Paul).

Vous êtes à présent ressuscités dans le Seigneur, dit saint Paul. Le salut est à envisager d'abord comme une contagion d'espérance liée à l'action solidaire et confiante malgré le mal; une contagion d'espérance provoquée par l'esprit de Dieu qui ne fait pas acception des personnes et ne s'enferme dans nul lieu. Dans cette perspective, un accompagnement fraternel inconditionnel des personnes et des peuples en danger d'injustice est émergence

du divin entre nous. C'est dieu, le logos qui se fait chair dans le quotidien du juste et du tendre.

Conception personnelle car, au cœur de cet horizon inconditionnel de fraternité universelle est proclamée l'émergence d'une filiation divine et l'espérance d'un avenir personnel. Une voix se fait entendre : « Ecoutez-le, celui-ci est mon fils bien aimé ». Cette voix quasi éteinte le jour de la mort de Jésus rejaillit vivante au cœur de disciples au lendemain de Pâques. Nous entendons là des paroles qui nous témoignent qu'un passage du «souci de soi » à la « souciance de soi et de l'autre » s'est effectué chez les disciples, passage réalisé dans la mémoire de Jésus-Christ et vécu comme un don gratuit et réciproque venant de Dieu et des autres. Ainsi vécu, cet événement partagé a donné et donne encore du souffle jusqu'au cœur de la mort même la plus injuste, témoigne l'évangile.

« *Il était seul à mourir mais il ne mourait pas seul* » raconte George Semprun de son ami Halbwach. Désormais le chemin lié au passage du souci à la souciance, passage de la priorité du seul souci de soi à la priorité de soi et de l'autre pourra se réclamer d'un Dieu qui a paraphé l'engagement de Jésus. La découverte du tombeau vide est la découverte d'une confirmation : l'agapè est échange inattendu de justice et de bonté dans le lâcher prise confiant dans les mains de Dieu. Dans l'histoire de ce monde, cet événement s'est effectué de façon décisive au cœur de l'assassinat du juste Jésus et il peut devenir lumière et promesse pour toutes et tous. »

Le salut proposé dans l'évangile est invitation à articuler la justice calculatrice (selon la loi) et la bonté liée à la gratuité.

Certes dans un monde méchant, le don de la loi est nécessaire comme premier seuil d'humanité. La loi est liée à une justice calculatrice et un jugement est essentiel pour suspendre la spirale de la violence si liée à la loi du plus fort. « En ce sens, dit Paul Beauchamp, la loi du talion, de l'œil pour œil dent, nous retient. Elle ajourne la spirale de violence. C'est un bénéfice. Mais elle ajourne aussi l'amour du prochain. La loi instaure un suspens sur la marche de l'histoire. Quel élan l'emportera ? Celui de la violence est déjà pris, tout près du commencement. Celui de la douceur, lui, remonte plus haut que le commencement, jusqu'à l'acte de Dieu créant l'homme dans la douceur ¹⁴»

Le cœur de la désespérance n'est-il pas caché dans le scepticisme quant à la bonté fondatrice de l'homme ? Dans le livre de Job, déjà, le tentateur essaie de faire croire qu'il n'y a rien de « désintéressé » dans le cœur de l'homme ; que tout y est calcul intéressé. Le tentateur réussira à détruire l'œuvre de Dieu s'il parvient à faire entrer Job dans cette pensée. Son action en ressortira nécessairement essoufflée. Le tentateur murmure à l'oreille de Job et à celle de Dieu qu'aucune action juste inspirée par la bonté désintéressée ne peut habiter le cœur humain. Que nécessairement dans le malheur injuste nul ne peut rester confiant dans la bonté de la création. En d'autres termes que la vie n'a pas beaucoup de sens et de goût dès qu'on est touché par le malheur injuste. Il murmure que toute créance en la bonté est illusion. Job ne comprendra pas sa souffrance mais refusera de succomber aux charmes fallacieux de cette chanson. Il résistera et convoquera Dieu pour qu'il rende compte de l'injuste souffrance. La résurrection a été présentée par les premiers chrétiens comme un renouement historiquement situé avec la création bonne. Il s'agit d'un acte créateur.

14. BEAUCHAMP Paul, *La loi de Dieu*, Paris, Seuil, 1999, p. 142-142.

Toute vie vaut la peine d'être vécue mais encore faut-il prendre soin du souffle qui habite le corps individuel et social jusqu'au cœur du mal. Seuls peuvent entrer dans le sens de la mort-résurrection ceux qui entendent que la mort de Jésus n'est pas une peine calculé par Dieu pour le péché mais un don gratuit. « Ma vie nul ne la prend mais c'est moi qui la donne ».

4. Le salut chrétien comme surgissement de bonté

« La bonté au sens absolu, dans laquelle il ne s'agit ni d'être bon pour, ni excellent comme dans l'antiquité grecque ou romaine n'est connue dans notre civilisation que depuis l'avènement du christianisme. (...). Jésus enseigna, par la parole et l'action une activité : la bonté ; et la bonté a tendance à se cacher ; elle ne veut ni être vue ni entendue ... Car il est clair que dès qu'une bonne œuvre se fait connaître, devient publique elle cesse d'appartenir au bien, d'être accomplie uniquement pour le bien. La bonté qui paraît au grand jour n'est plus la bonté, même si elle reste utile en tant que charité organisée ou come acte de solidarité. « N'allez pas pratiquer la vertu pour être vus des hommes » dit saint Paul (...) La bonté n'existe que si nul ne l'aperçoit, pas même son auteur ; quiconque s'observe en train d'accomplir une bonne action cesse d'être bon. Il est tout au plus un membre utile de la société ou un paroissien exemplaire. « Que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite ¹⁵ », écrit Annah Arendt

Aujourd'hui la confiance en la douceur fondatrice de l'homme est en crise dans un monde globalisé; une crise tout aussi grave qu'au temps du Christ. L'histoire actuelle bruisse de violences nouvelles. L'idée de salut ne peut plus être liée à la seule perspective d'une immortalité de l'âme individuelle : « ...la part de l'homme qui cherche aujourd'hui son nom, n'est certes pas l'individu¹⁶ ». L'horizon d'un individualisme universalisé ne peut être le dernier mot de l'espérance, ou de l'espoir humain. Le salut peut-il être pensé en dehors d'un souffle de recréation de nos relations blessées par-delà la mort ? Le cosmos lui-même gémit dans l'attente de cette nouvelle relation, selon saint Paul. Seuls des témoins qui osent affronter solidairement les violences actuelles faites à la nature, aux autres et à l'énigme qu'est l'homme pour lui-même, portent comme dans des vases fragiles la lumière de l'espérance. Pour Patocka, philosophe tchèque présent par sa pensée dans le combat de libération du régime communiste, la lumière est portée par la solidarité des ébranlés. Ceux que la violence du système ne convainc plus. Dans ce combat de résistance mondiale, certains s'engagent dans le nom du Christ. Ils font mémoire de sa vie et de sa résurrection. Et cela leur donne du souffle.

Le salut chrétien n'est pas d'abord propriété d'une foi mais contagion d'espérance ouverte à tous et ce grâce aux femmes et aux hommes qui dans le quotidien se font solidaires des ébranlés quelle que soient leur appartenance. Il n'appartient pas aux chrétiens de s'en faire propriétaires mais de s'y joindre dans un acte de mémoire et de confiance dans le don et le pardon qui y est caché en rendant grâce à Dieu dans le nom du ressuscité. « L'expérience qui dépasse tout, assume tout, espère tout, croit tout, elle est en l'être humain qui a eu la

15. ARENDT Hannah, *La condition de l'homme moderne*, pp. 114-117.

16. SEMPRUN G., *L'écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, 1994, p. 74

puissance de traverser la violence absolue et de surgir libre de cette mort où mort et vie se détruisent. Vivant parmi les vivants, mais pourtant déjà sur l'autre bord de notre nuit. L'ultime, c'est l'éveil d'humanité, quand cet éveil s'accomplit dans ce qu'il engendre, quand la semence bienheureuse a fructifié. Il n'y a pas de mot pour dire cela. J'entends : de mots qui désignent, définissent, prêtent à l'imagerie et au discours. Seul le poème peut porter ce silence majeur où toute âme vivante trouve sa paix. Que ce soit dans la forme du récit ou en celle du jaillissement essentiel. Ou, si l'on veut davantage, dans l'humble accueil de ce qu'il advient parmi les humains, quand la parole, le regard, le geste, toute la chaude et ferme tendresse deviennent purs – purs de la mort meurtrière qui veut infecter toute vie¹⁷.»

5. Quel accent de salut donner au présent ?

Comment traduire l'invitation évangélique dans le monde globalisé et pluraliste d'aujourd'hui ?

Le choix radical de lutter contre la désespérance par l'action et la parole est urgent notamment au profit des jeunes générations. Un climat de crise désespérante doit être traversé. Lorsque les analystes regardent l'Europe, ils constatent qu'elle s'essouffle ... manque de souffle. Le projet d'avenir semble menacé par deux mâchoires menaçantes : une raison qui s'instrumentalise et des positions religieuses qui se radicalisent.

« Dans un monde où toute position religieuse ultime risque de dégénérer en violence et où la raison elle-même est menacée de folie, il devient urgent de développer « un argument de crédibilité » qui permette de les situer, l'une par rapport à l'autre, dans une position d'articulation critique, et de garder ainsi ouverte la liberté de tous d'entendre une Parole ultime¹⁸.

Rappelons-nous : c'est uniquement adossé, accoudé à l'exigence incontournable de l'impératif catégorique universalisable de la raison qui consiste dans le respect de soi et de l'autre (impératif qui se trouve au cœur de toutes les grandes religions et dans l'éthique des droits de l'homme) que l'accueil de la nouvelle souciance¹⁹ peut naître. Cet événement postule une vulnérabilité de la raison (sous ses formes théorique, pratique et esthétique) à l'énigme de l'événement qui se fait proche²⁰ Ici, l'horizon d'espérance portée par la raison, la

17. BELLET Maurice, *Je ne suis pas venu apporter la paix*, Paris, Albin Michel, p.217-218.

18. THEOBALD Christophe, « Réinterroger les options théologiques et ecclésiologiques du Concile », dans *Vatican II, Un avenir oublié*, Paris Bayard, 2005, p. 188.

19. Voici la perspective qui est ici proposée : le passage du souci (Sorge), existentiel qui réclame l'authenticité d'un être pour la mort, à la souciance (Bekümmerng), existentiel d'un souci du corps comme être relationnel avec et pour autrui dans la trace de l'Autre. Etre contre celui qui peut tuer l'âme et le corps ... il ne s'agit pas d'un choix de l'âme contre le corps mais bien du choix d'un corps relationnel habité d'un souffle. Ricoeur souhaitera, dans son dernier livre, de pouvoir vivre sa mort avec souffle. La mort-résurrection n'est-elle pas échange de souffle qui donne une vitalité relationnelle renouvelée aux disciples et les envoie sur les routes de Galilée et qui rend souffle à Dieu lui-même.

20. Voir l'architecture de la pensée de Jean Ladrière où se trouvent en tension l'espérance de la raison et les raisons de l'espérance.

« messianicité » anthropologique non religieuse dont parle Derrida²¹, s'ouvre tendue par une possibilité qui l'excède. Un argument non évident se fait clair, résonne comme une convocation dont on n'a aucune preuve : « *Quand elle n'est plus traversée par une perspective infinie, la liberté pourrait perdre tout souffle de vie*²². »

Ici, grâce à l'appel parabolique de Jésus qui ne parle qu'à ceux qui ont des oreilles pour entendre, peuvent s'articuler de manière respectueuse et non-évidente l'exigence éthique catégorique rationnelle (Kant) et une parole de promesse portée par les convictions croyantes notamment chrétiennes. Comment ? Selon l'évangile, par la résonance discrète et respectueuse, au cœur de la liberté, d'une parole folle tissée de fin silence (Elie²³). Pour le chrétien, une parole qui renvoie à la folie de la croix et de la résurrection. Un événement qui invite à changer de souciance et à interpréter le temps à partir d'une promesse sans garantie. « *Il faut interpréter la temporalité depuis la possibilité de la promesse et non l'inverse*²⁴ » avance Derrida.

Où trouver ce temps nouveau qui a goût d'éternité ? Au fond de l'âme résistante et espérante. L'éternel agit à la fine pointe de l'âme résistante, solidaire, et presque toujours pardonnée et pardonnante. Dans ce temps tendu de résistance et de lâcher prise confiant, peut re-commencer, même au cœur de l'impasse du « temps du mal », la quête d'un Infini qui se donne dans une promesse de Lui-même grâce à un sursis qui convoque l'aujourd'hui, mon quotidien à la justice et au pardon échangé. Recherche ouverte à tous car elle concerne la nécessaire énigme qu'est l'humain pour lui-même s'il veut garder le souffle. L'énigme est liée à la question capitale : l'histoire vaut-elle la peine d'être vécue malgré sa dureté et d'où vient la bonté sur laquelle nous avons parié.

Permettez-moi de vous dire que j'ai cru entendre un souffle de cette nature, un souffle à couleur humaine ouverte à l'énigme du divin dans les célébrations pour les victimes des attentats de Paris. Une espérance était célébrée. Elle était née de la solidarité sans frontières idéologiques avec les victimes et les acteurs sauveteurs. Elle était histoire de souciance solidaire et fraternelle : elle était peut-être ouverte aussi à l'espérance d'une vie qui vaut la peine d'être vécue malgré la violence et la mort.

Résumé :

Le message chrétien du salut n'est pas là avant tout pour conférer à l'individu, face à la mort qui tôt ou tard vient, l'espérance de pouvoir la traverser. C'est pourtant souvent ainsi qu'il a été compris et vécu. L'auteur avance une autre vision des choses. En fait, pour le christianisme, le mal radical n'est pas la mort physique. Le mal absolu, c'est la mort de l'alliance, c'est la fin de la

21. CREPON Marc et DE LAUNEY Marc, *La philosophie au risque de la promesse dans « Questions à Jacques Derrida »*, p. 183 s.

22. LAUX Henri, *Le Dieu excentré*, Paris, Beauchesne, 2001, p. 50.

23. REDING José, dans "La modernité à l'épreuve de la confession de foi " dans *Cultures et théologies en Europe*, Paris, Cerf, 1995. L'auteur invite à penser toute christologie et toute compréhension de la résurrection dans le prolongement de l'expérience d'Elie pour lequel Dieu ne se révèle ni dans la violence de la tempête ni dans le vacarme de l'orage mais dans le passage délicat d'une douce brise.

24. DERRIDA Jacques, *Avances*, préface au *Tombeau du dieu artisan* de Serge MARGEL, Paris, éd. De Minuit, 1995, p. 26.

fraternité, la mort de l'âme. Le mal absolu, c'est le règne de la violence devant laquelle on se résigne sans plus de résistance ni d'espérance aucune. En opposition à ce mal absolu, le salut consiste dès lors dans l'insurrection de la bonté (l'agapè) qui va jusqu'au bout du don quitte à souffrir et à mourir. C'est ce chemin que Jésus a emprunté pour nous les hommes et pour notre salut. En s'inspirant particulièrement du verset de Mt 10,28 (« Ne craignez pas ceux qui peuvent tuer le corps mais ne peuvent tuer l'âme... ») et du récit des tentations de Jésus au désert, en s'appuyant aussi sur des philosophes, l'auteur déploie la pertinence de ces perspectives pour l'annonce du salut dans le monde d'aujourd'hui. La conviction est que le cœur de la promesse du Royaume de Dieu dans l'Évangile concerne en premier lieu la résistance à la violence injuste par le surgissement de la bonté et, par là, la traversée de la mort elle-même. Dans le contexte nouveau des violences actuelles liées à la mondialisation et aux crispations identitaires, notamment religieuses, l'article invite à un ferme engagement dans des relations justes et bonnes qui soutiennent l'espérance du monde et maintiennent ouverte l'énigme que l'être humain est pour lui-même dans une culture où Dieu n'est pas évident.